

Sauvy, Alfred, *Croissance zéro?* Paris, Calmann-Lévy, 1973, 328 p.

Jacques Henry

Volume 5, numéro 1, 1974

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/700424ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/700424ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Henry, J. (1974). Compte rendu de [Sauvy, Alfred, *Croissance zéro?* Paris, Calmann-Lévy, 1973, 328 p.] *Études internationales*, 5(1), 172–173.  
<https://doi.org/10.7202/700424ar>

du revenu (p. 155) et celle-ci doit être appréciée en rapport avec l'ensemble des aspirations qui s'affrontent dans une société donnée. L'économie est ainsi ramenée à la valeur d'usage (p. 283). Autant dire que la maximisation concrète du bien-être ne peut être ni résolue ni assurée par la stricte science économique.

Ici s'introduit, d'ailleurs, pour l'auteur, le problème central de l'économie socialiste : remettre les choix et priorités économiques dans un ensemble qui n'est pas de nature économique et où s'affrontent des objectifs qualitativement différents. Ainsi « savoir ce qui, en pratique, limite le choix et la décision est souvent plus important que de posséder une formule d'optimisation dont la facilité est liée à l'absence de contraintes exercées sur les choix ». D'où la nécessité de « connaître la structure des processus de décisions et des réseaux de communication » (p. 313).

S'il en est vraiment ainsi l'économie politique doit accepter son inachèvement : plutôt que de s'isoler dans un magnifique, mais stérile isolement, elle doit demeurer ouverte sur les autres sciences de la société et de l'homme. C'est ce que propose l'ouvrage de Dobb dans ce qu'il présente de meilleur, c'est-à-dire l'essentiel.

Cependant, s'il faut être pleinement d'accord avec la démarche épistémologique et méthodologique du professeur Dobb, le contenu de son ouvrage ne va pas sans problème. Par exemple, la tentative de défendre une économie socialiste basée à la fois sur la non-optimalité et la rationalité de la planification (p. 17) laisse entier le problème de l'État socialiste et sa bureaucratisation, le compromis proposé entre l'économie planifiée et l'autonomie des exécutants, entre la « bureaucratisation non démocratique » et la liberté de travail et le libre marché de la consommation tient à un sentiment généreux (p. 168-169), mais, la pratique respecte rarement de tels équilibres instables. Ainsi cet ouvrage pose mais laisse sans solution un des problèmes majeurs des sociétés socialistes, celui de la fonction de l'État dans la réalisation du bien-être des individus, bien-être inséparable de leur autonomie réelle même à l'intérieur d'une économie qui doit être rationalisée ou planifiée pour devenir humaine. Mais si ce problème n'est pas résolu, il est posé et la

méthode pour le résoudre est peut-être présente, ce qui est déjà beaucoup...

André VACHET

*Science politique,*  
*Université d'Ottawa*

SAUVY, Alfred, *Croissance zéro?* Paris, Calmann-Lévy, 1973, 328p.

Alfred Sauvy se penche dans ce livre sur un vieux problème qui n'en est pas moins d'une actualité brûlante de nos jours. Il le fait en homme de science et, ce qui le distingue de plusieurs autres, en scientifique érudit. Celui qui, en 1958, avait écrit que « le temps du monde fini » commençait, poursuit dans la même ligne, sans pour autant – comme tant d'autres – prendre son ordinateur pour un oracle, ni considérer l'exponentielle comme la plus récente découverte scientifique. Il réalise admirablement les objectifs qu'il s'était fixés, c'est-à-dire « d'évaluer sur l'arête tranchante de la neutralité inquiète, sans céder ni à l'exquise attraction de l'apocalypse, ni au désir de tranquillité ou à la lassitude admirative devant l'immensité de l'insu » (p. 12).

L'auteur fait d'abord l'historique du problème, depuis Platon jusqu'à Mansholt. Il y souligne la même crainte fondamentale, les mêmes réflexes de défense, et la même peur qu'a propagés le Club de Rome. Selon lui, « la seule prévision sûre concernant l'an 2000 porte sur le sourire attendri ou la franche hilarité de ceux qui, à ce moment, reliront les prévisions établies trente ans plus tôt à leur endroit » (p. 307). Il faut savoir démythifier la « maudite exponentielle » (p. 79) : si l'on avait placé un sou, à la naissance du Christ, il ferait aujourd'hui une boule d'or plus grosse que la terre (p. 17) ; si, depuis François 1<sup>er</sup>, les prêtres s'étaient mariés, la France compterait aujourd'hui 60 millions d'habitants de plus (p. 26) ; si le taux de mortalité cessait de diminuer dans les PVD, leur population serait réduite de 340 millions d'habitants en l'an 2000 (p. 138), etc.

En ce qui concerne la croissance démographique, Alfred Sauvy rappelle que « la peur de créer la vie conduit à la peur de créer des

richesses» (p. 50). Quant à la thèse de la croissance démographique nulle, elle repose selon lui sur un trépied de trois illusions: 1) l'ignorance des conséquences économiques, sociales et politiques graves et durables qu'elle entraînerait, 2) l'illusion sur la possibilité de répandre rapidement la limitation des naissances, et 3) l'erreur qui consiste à considérer la population mondiale comme un tout homogène, alors qu'en réalité elle constitue un ensemble hétérogène (p. 95). Malheureusement, en rejetant comme il le fait la thèse de la «révolte des pays pauvres», Sauvy sous-estime le pouvoir que des stratégies *genre OPEP* peuvent conférer aux PVD, et sur ce point les événements actuels le contredisent.

En ce qui concerne les ressources naturelles, Sauvy met en garde contre les alarmistes (e.g. Ehrlich) qui jouent avec la « bombe M » (Massachusetts, Meadows, Mansholt et Malfatti) (p. 178), sans toutefois nier le problème réel que constituent les nombreuses dégradations que l'on peut observer.

Au chapitre des actions à prendre, Alfred Sauvy opte pour une approche positive plutôt que punitive: « Recherche scientifique, recherche économique, information du public, courage enfin, sont les moyens de sauver le milieu où nous vivons et nous avec lui » (p. 257). Il rejette la croissance zéro comme une solution erronée et une expression vide de sens: « Au véhicule qui doit changer de route, on ne supprime pas le moteur » (p. 262).

Sa conclusion reconnaît franchement l'étendue de notre ignorance sur un grand nombre de points et c'est avec une véritable modestie scientifique qu'il avance les propositions suivantes qui devraient orienter la recherche future: 1) sans se donner l'illusion des prévisions précises, il faut reconnaître que l'affaire est sérieuse; 2) le problème démographique est moins important que l'opposition entre les pays riches et les pays pauvres et l'exploitation de ceux-ci par ceux-là; 3) la recherche doit viser à préviser la nature et l'échéance des dangers éventuels, ainsi qu'à formuler des politiques pour les contrer; 4) les retombées économiques et sociales de la surconsommation et de la croissance à tout prix sont plus nocives que celles découlant de la surpopulation; 5) la formule « accroissement zéro » est dénuée de sens; 6) plus les rigueurs

seront nécessaires, plus s'imposera un régime socialiste; 7) il ne faut inquiéter le public que sur la base de données scientifiquement éprouvées (p. 315-316).

Jacques HENRY

*Économique,*  
*Université d'Ottawa*

GRAWITZ, M., *Méthodes des sciences sociales*, Paris, Dalloz, 1972, 1,012p.

L'objectif de cet ouvrage de M. Grawitz a été de répondre au programme officiel d'un cours intitulé: « Méthodes de sciences sociales » pour les candidats français à la licence en droit. Cela se ressent tout au long de cet énorme travail. Le programme officiel a été introduit par différents décrets et arrêtés ministériels dont le plus récent date du 3 août 1962.

Dans la première édition de 1962, les deux auteurs R. Pinto et M. Grawitz ont suivi à « la lettre » le programme: introduction aux méthodes des sciences sociales; techniques d'observation; analyse systématique; méthodes mathématiques et statistiques. Le premier insistant plus sur le milieu social et de son ordonnement fondamental - le droit -; la seconde s'orientant nettement sur les méthodes et techniques des sciences sociales. La seconde édition qui date de 1967, comporte quelques modifications.

La présente édition est de 1972. Elle est divisée en trois livres (l'ensemble a près de 1 000 pages!). Le livre premier comporte des notions d'épistémologie et retrace l'évolution des méthodes des sciences naturelles et celles des sciences sociales. Par rapport aux autres éditions, ce livre a été complètement réorganisé, plus riche; il fait appel à des spécialistes comme J. Labasse en géographie, B. Lacroix en linguistique, M. Barbut, Mme Carcassonne et R. Redon pour les mathématiques et la statistique, J. Lambert pour la démographie et J. Dubost pour les techniques. Prenons par exemple la géographie; en quelques dix pages, on décrit la définition et la nature de la géographie, l'évolution de cette discipline en France et à l'étranger, et l'état d'esprit ainsi que les difficultés actuelles